Document generated on 07/01/2025 6:55 a.m.

Séquences
La revue de cinéma

The Girl with the Dragon Tattoo
Déséquilibre et désaxement
Millénium : les hommes qui n'aimaient pas les femmes — États-Unis / Suède / Grande-Bretagne / Allemagne 2011, 158 minutes

Claire Valade

Number 277, March–April 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/66317ac

See table of contents

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)
1923-5100 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Valade, C. (2012). Review of [The Girl with the Dragon Tattoo : déséquilibre et désaxement / *Millénium : les hommes qui n'aimaient pas les femmes* — États-Unis / Suède / Grande-Bretagne / Allemagne 2011, 158 minutes]. *Séquences*, (277), 38–39.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

The Girl with the Dragon Tattoo
Déséquilibre et désaxement

On l'a dit. On l'a répété. L'adaptation d'un roman populaire au cinéma — et qui plus est, d'un roman dont le succès est planétaire — est une aventure des plus périlleuses. Il faut dire que certains livres s'y prêtent merveilleusement; d'autres, beaucoup moins. Dans le cas présent, il est indéniable que Les hommes qui n'aimaient pas les femmes, *polar ultracontemporain, ultraviolent de Stieg Larsson, était fait pour vivre au grand écran — et ce, même si le danger de décevoir les fans était immense et même si le roman est loin d'être parfait. Affligé entre autres de longueurs parfois interminables et d'une écriture souvent désordonnée, il met aussi au moins une centaine de pages à plonger dans le vif de son sujet. Mais il reste qu'il possède aussi des atouts de taille expliquant aisément l'inévitabilité de son destin cinématographique.*

Claire Valade

Une adaptation intelligente bien que prudente

L'univers résolument contemporain de l'auteur et ses innombrables références culturelles, d'une actualité brûlante, parlent aux lecteurs en évoquant des images toutes faites pour le cinéma. Ses thématiques à la fois bien d'aujourd'hui (la suffisance abyssale des puissants, la montée de la droite, le pouvoir de l'argent, l'influence des médias) et aussi assurément intemporelles qu'universelles (la dignité humaine, la place de la femme dans la société, les extrémismes de toutes sortes) en font aussi une œuvre qui résonne fortement à nos oreilles. Mais, bien sûr, au-delà de tout cela, c'est son héroïne, l'incroyable *hacker* Lisbeth Salander, icône du féminisme post-Britney Spears, et son héros, Mikael Blomkvist, non pas simple défenseur de la veuve et de l'orphelin mais aussi véritable humaniste défenseur d'idéaux politiques autrement plus vastes, que chaque lecteur voulait voir prendre vie à l'écran.

Pour David Fincher, l'un des cinéastes les plus passionnants et respectés de l'heure, le défi d'adaptation était monumental. Il s'agissait en quelque sorte d'honorer non seulement le roman imaginé par Larsson mais aussi l'adaptation scandinave réussie qui en avait été tirée, même de façon subconsciente, tout en se distançant clairement de celle-ci. Il s'est attaqué à la tâche avec toute la rigueur narrative et esthétique qu'on lui connaît et sa version, ***The Girl With the Dragon Tattoo***, est un film aussi résolument contemporain que sa source d'inspiration et plus en moyens que son prédécesseur scandinave. Malheureusement, il porte aussi tous les défauts de ses nombreuses qualités. Commençons donc par ces dernières.

À l'image des œuvres précédentes du cinéaste, ***The Girl With the Dragon Tattoo*** tire son intérêt premier de son scénario. Adaptation intelligente bien que prudente, le scénario de Steven Zaillian réalise un excellent travail d'épuration du roman, dont il ne garde que l'essence et la sève : les grandes lignes de la mystérieuse disparition de Margaret Vanger, les relations clés qui forment la carapace aussi redoutable que fragile de Lisbeth (spécialement avec son affreux tuteur, Bjurman, et son mentor-amant, Blomkvist), la beauté du paysage nordique rural et urbain, la violence crue mais essentielle au message dénonciateur véhiculé. Les *flashbacks*, souvent piètrement utilisés, se greffent ici avec fluidité au déroulement du récit contemporain.

> Blomkvist semble aussi manquer de justesse dans le trait, malgré le talent incontestable de Daniel Craig, dirigé de manière trop froide et trop distante pour transmettre toute l'imparfaite humanité du personnage.

S'appuyant sur le travail impeccable de ses fréquents collaborateurs à la caméra et au montage, Fincher nous offre aussi comme toujours un film à l'esthétique hautement stylisée, tant sur le plan visuel que sur celui du rythme. Les images fignolées (photographie, cadrages, composition), l'opposition plans serrés intérieurs/plans larges extérieurs évoque l'austérité des lieux mais aussi celle du récit. La cadence, trompeusement lente, est pourtant toujours soutenue, de façon à ce que l'inconfort et la tension ne baissent jamais d'un cran.

Enfin, tout comme le roman dont il est tiré, le film est porté lui aussi d'abord et avant tout par son inoubliable héroïne, ce qui est évidemment l'un des attraits indéniables de celui-ci. On peut d'ailleurs se réjouir que David Fincher ait déniché une actrice dont le talent naturel égalait celui de Noomi Rapace, la formidable Lisbeth du film original. L'intérêt principal du film tient en effet dans la performance remarquable de vulnérabilité

doublée de force intérieure, tout en non-dit et en rage contenue, de la jeune comédienne Rooney Mara. Entraperçue dans ***The Social Network*** du même Fincher, elle est ici une révélation, à l'instar de sa comparse suédoise. Malheureusement, c'est aussi là, en grande partie, où le bât blesse.

Allons-y donc maintenant pour les défauts. Par la puissance écrasante de sa présence électrisante, Lisbeth/Rooney éclipse pratiquement tous les autres personnages/comédiens à l'écran — et non des moindres ! Le hic est que le roman dispose de plus de 500 pages pour explorer ses personnages, aussi tortueux que son intrigue. L'auteur dispose donc de tout son temps pour bien incarner ceux-ci, au-delà de la présence dominante de Lisbeth. Sur papier, ils vivent aussi ardemment que Lisbeth. À l'écran, Fincher et son scénariste ne disposent que d'un peu plus de deux heures pour couvrir les mêmes bases. Ainsi, certains personnages sont carrément relégués au rôle de décor d'arrière-plan (le patron de Lisbeth) tandis que d'autres perdent en dimensionnalité pour accentuer d'autant le peu d'épaisseur dont ils disposaient déjà dans les romans. Bjurman vient particulièrement à l'esprit, monstre immonde (et caricatural) de brutalité sadique à qui l'on reproche ici non pas tant le manque de valeurs rédemptrices, mais simplement le manque de personnalité. Blomkvist semble aussi manquer de justesse dans le trait, malgré le talent incontestable de Daniel Craig, dirigé de manière trop froide et trop distante pour transmettre toute l'imparfaite humanité du personnage. Certains personnages peu étoffés s'en tirent toutefois mieux, ne serait-ce qu'à cause du savoir-faire de leurs interprètes. Pensons à Henrik et Martin Vanger, incarnés par des acteurs exceptionnels, Christopher Plummer et Stellan Skarsgård. Pourtant, rien ne distrait de l'attrait irrésistible exercé par Lisbeth, à un point tel que, lorsqu'elle n'est pas à l'écran, on finit par n'attendre que le moment où elle réapparaîtra.

Il faudrait également parler de l'esthétisme envahissant du film. Par exemple, s'il est vrai que la séquence d'ouverture frappe, avec son côté très léché et son iconographie sadomasochiste, elle semble établir un ton que le reste du film ne conserve guère. Ainsi, peut-être brillante en soi, l'ouverture, tout en contrastes lisses et francs noirs sur blancs, n'a rien à voir avec le reste du film, plutôt tout en nuances de gris et de couleurs délavées, en ombres et en demi-pénombres — à l'image, d'ailleurs, du récit et de ses thèmes eux-mêmes. Une rupture d'ambiance se crée par ces images beaucoup plus granuleuses qui trahissent une esthétique moins polie, plus brute, sans pour autant être moins belle. Certains autres aspects plastiques semblent par contre trop étudiés et détonnent — l'apparence très bien mise de Blomkvist et les bureaux ultradesign de la revue *Millenium*, par exemple, qu'on imagine tous deux plus brouillons.

Ainsi, autant l'esthétique recherchée du film et son extraordinaire protagoniste principale représentent-elles les forces indiscutables du film, autant handicapent-elles aussi ce dernier parce que ces éléments sont tellement lourds qu'ils provoquent un déséquilibre. Ultimement, le tout ne mène pas tant à une subversion fascinante, bien que celle-ci soit présente, mais plutôt à une sensation de déstabilisation constante qui laisse somme toute un peu sur sa faim. ***The Girl With the Dragon Tattoo*** se révèle finalement un film véritablement… désaxé !

■ **MILLÉNIUM : LES HOMMES QUI N'AIMAIENT PAS LES FEMMES** | États-Unis / Suède / Grande-Bretagne / Allemagne 2011 — **Durée :** 158 minutes — **Réal. :** David Fincher — **Scén. :** Steven Zaillian, d'après le roman *Män som hatar kvinnor* de Stieg Larsson — **Images :** Jeff Cronenweth — **Mont. :** Kirk Baxter, Angus Wall — **Son :** Ren Klyce, Chris Munro, Bo Persson, Mark Weingarten — **Dir. art. :** Donald Graham Burt — **Cost. :** Trish Summerville — **Int. :** Rooney Mara (Lisbeth Salander), Daniel Craig (Mikael Blomkvist), Christopher Plummer (Henrik Vanger), Stellan Skarsgård (Martin Vanger), Robin Wright (Erika Berger), Joely Richardson (Anita Vanger), Yorick van Wageningen (Nils Bjurman), Steven Berkoff (Dirch Frode) — **Prod. :** Ceán Chaffin, Scott Rudin, Søren Stærmose et Ole Søndberg — **Dist. :** Columbia.

Photo : Une icône du féminisme post-Britney Spears